

où toutes les sciences, long-temps enfouies sous la poussière de la barbarie, commençaient à germer de toute part et à s'épanouir au soleil de la renaissance, Pétrarque porta partout, dans les domaines de l'intelligence, l'activité de sa pensée exploratrice. Il s'occupa d'histoire, de traditions littéraires, de droit canon, de médecine, de géographie, d'archéologie, de théologie, d'astrologie. Une fois Robert, roi de Naples, lui fit subir un examen sur toutes les sciences imaginables et *quibusdam aliis*, et, durant cet examen qui dura trois jours, pas une question ne fut faite à Pétrarque à laquelle il ne répondit avec la précision la plus imperturbable. Pétrarque fut le plus érudit de son temps. Non content d'être en relation avec les plus doctes savants, ses contemporains, il étendit ses correspondances jusque chez les morts. Il écrivait, par tous les courriers, des lettres au grand Aristote, au grand Sénèque, au grand Cicéron, au grand Quintilien. La barque de Caron était chaque jour chargée d'une foule d'épîtres de Pétrarque, qu'il écrivait à ces illustres ombres, en grec ou en latin, langues qu'il avait apprises chez sa nourrice.

Erudit passionné, Pétrarque fut également un habile politique. Il faudrait un livre pour compter toutes les affaires diplomatiques auxquelles il prit part. Pas un dissentiment ne s'élevait de pape à empereur, qu'il ne fût chargé de porter des paroles de conciliation. Pas une guerre n'était déclarée de république à république, qu'il ne reçût quelque mission de paix. C'est à lui que l'on confiait le soin des grandes causes criminelles. Quand la reine Jeanne comparut devant le tribunal d'un pape siégeant dans Avignon, femme accusée de s'être débarrassée d'un mari peu agréable par la voie dramatique du poison, ce fut Pétrarque qui plaida pour elle, et qui fit valoir avec beaucoup d'éloquence la masse des circonstances atténuantes.

Les recherches littéraires et les missions diplomatiques furent pour Pétrarque de fréquentes causes de voyages. A une époque où il n'existait ni bateaux à vapeur, ni chemins de fer, il parcourut autant de pays que la plupart de nos touristes modernes ont coutume d'en visiter. De l'Italie, terre classique de ses prédilections, il explora toutes les cités les plus célèbres; il vit plus tard la Germanie et les Pays-Bas; il accomplit de nombreux pèlerinages dans l'intérieur de la France. Il connut Paris; mais il n'y resta pas long-temps. Dans son album de route, il lui donne la qualification de ville sale et infecte. Pétrarque, en un mot, fut un des personnages les plus importants, les plus laborieux et les plus vagabonds de son siècle.

Cependant, de tous ses labours d'érudit, de

toutes ses pérégrinations, de tous ses travaux politiques, il n'est resté presque aucune trace. L'érudit, le théologien, l'antiquaire, l'homme politique, dorment au néant; le poète seul est demeuré. Du naufrage de cette vie si pleine de choses, il s'est sauvé sur un petit volume de vers. Ce serait ici l'occasion de faire quelques belles phrases en l'honneur de la poésie, cette chose généralement si méprisée, et qui pourtant donne une gloire plus durable que toutes les gloires. Mais ce n'est pas l'objet pour lequel nous avons pris la plume. Il s'agit aujourd'hui de poser une question touchant l'intime réalité de l'amour chanté par Pétrarque.

Le poète fut-il véritablement épris de Laure, de cette belle Avignonnaise qu'il a célébrée dans 370 sonnets? Cette importante question, bien des gens l'ont posée avant nous. Une foule d'académiciens l'ont discutée avec la plus louable sagacité. Les uns, reconnaissant tous les caractères de la passion à la poésie de ces sonnets, en ont conclu que Pétrarque fut véritablement très-passionné pour Laure. Ils ont dit avec Boileau, parlant de l'amour :

Que pour bien exprimer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

D'autres ont soutenu que cela n'est pas essentiellement nécessaire. Ils ont déclaré que Pétrarque aimait trop les vieux parchemins pour avoir le temps d'aimer une femme; que Laure avait été le prétexte de ses sonnets bien plutôt que leur objet véritable; qu'il avait choisi ce nom parce qu'il caressait doucement son oreille et rimait avec une foule de mots poétiques, à peu près comme, de nos jours, un grand poète a choisi pour la mystérieuse héroïne de ses amours, le nom d'Elvire, lequel rime parfaitement avec *lyre*, et *délire*, et *soupire*, et *martyre*, etc.

En vain leur a-t-on dit avec ce Boileau, qui est une terrible autorité pour les académiciens :

Faudrait-il, de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de *soleil* et d'*aurora*,
Et toujours, bien mangeant, mourir par métaphore ?

Ils ont répondu : Pourquoi pas, si les métaphores sont heureuses, les vers bien tournés ?

Pour nous, qui n'avons pas l'honneur d'être académicien, et pour qui, par conséquent, cette haute question demeure à peu près indifférente, nous nous serions abstenus de la renouveler ici, si nous n'avions en main un morceau poétique où elle est traitée plus ingénieusement peut-être qu'elle ne le fut jamais. Ce sont quelques vers de notre ami Méry, ce poète de tant d'esprit. Ils